

Linette Gros, Une vie entre Le Vernois et Montain

Linette Gros est née le 18 avril 1922 à Le Vernois. Issue d'une famille de cultivateurs, travaillant la vigne et « menant » quelques vaches, comme on dit, Linette m'a accueillie chez elle, à Montain, dans la maison qu'elle et son époux ont fait bâtir en 1955 et où ont grandi leurs neuf enfants. La petite dernière, Marie-Odile, est présente elle aussi, donnant à cet échange une vision intergénérationnelle sur le village et la vie quotidienne.



L'enfance dans les vignes et dans la guerre

Hélène, puisque c'est son prénom, est originaire de Le Vernois, où elle a grandi jusqu'à son mariage le 9 janvier 1946 : « Vous connaissez son nom de jeune fille ? » me demande Marie-Odile.

- Clavelin ! répond Linette.
- De l'inventeur de la bouteille du vin jaune ?
- C'était un religieux, alors nous ne sommes pas des descendants, mais nous nous sommes toujours considérés comme parents. »

Linette, l'aînée, a vécu simplement aux côtés de ses parents, frère et sœurs, dont elle s'est occupée au décès de sa maman, alors qu'elle avait vingt ans. « À l'époque, on nous apprenait très tôt à donner la main. À douze ans, on allait "en champ les vaches" et ramasser les sarments lors de la taille. J'ai appris à lier la vigne à douze ans.

- Vous savez, elle a lié les vignes jusqu'à quatre-vingt-cinq ans ! Elle connaît toutes les vignes du canton. »

Une vie simple perturbée par la guerre : « Nous vivions toujours dans la crainte. Celle de voir arriver les Allemands lors de la débâcle. Celle de ne pas avoir assez à manger, bien qu'à la campagne, nous étions mieux lotis qu'en ville. Nous avions aussi la chance que mon grand-père fasse le pain pour nous, et nous élevions un cochon, des lapins et des poules. La crainte de ne pouvoir s'habiller, car nous avions des tickets de rationnement pour tout. Nous allions à l'épicerie à Voiteur et le boucher passait au village : s'il avait pu tuer une bête chez quelqu'un, il donnait un peu plus. Et il y avait des réquisitions ! Nous avons manqué de beaucoup de choses. Il fallait se débrouiller...



Linette et ses parents

- Ma mère était capable de refaire nos fonds de pantalon ! Elle confectionnait nos vêtements et tricotait. Elle tricote encore des chaussons, quasiment les yeux fermés.
- J'avais appris à coudre à l'école communale, puis à Voiteur et auprès d'une couturière ainsi que d'une tante qui m'a appris à faire les couvertures piquées...
- Tu savais carder la laine et refaire les matelas aussi !
- Oui. Une année, nous avons confectionné sept couvertures piquées avec la tante Lucie et la tante Cécile. On allait chercher la laine à Balanod, en vélo. Je me souviens être allée jusqu'à Bourg en vélo, chez des copines dont les parents étaient fromagers : je revenais le lendemain. Nous nous déplaçons

beaucoup en vélo lorsque j'étais jeune et, enfant, c'était en voiture, mais avec la mule : nous allions visiter les sœurs de ma mère le dimanche, à Crançot ; ou bien des frères de mon grand-père, à L'Étoile.

- Le rapport au temps n'était pas le même.

- Mon père avait fait la guerre, mon grand-père également, la première ! Et je me souviens avoir joué des pièces de théâtre au Vernois pour gagner quelques sous et envoyer des colis aux prisonniers. La période n'était pas très joyeuse, car nous avions toujours peur : j'ai assisté à une rafle à Lons. Je m'étais réfugiée dans une bijouterie, mais n'osais pas ressortir. Des jeunes que je connaissais et qui étaient venus vendanger chez nous se sont fait fusiller après, comme leur grand-mère : dans son lit ! On est marqué à vie après. Cela reste. »

La vie à Montain

Une fois mariée, Linette s'installe à Montain avec son époux, Jacques, dans la ferme de ses beaux-parents, travaillant avec eux la terre et vivant dans deux pièces. Jusqu'à ce que Jacques devienne chauffeur routier et que le couple décide de bâtir : « Nous avons débuté les travaux à Pâques et étions dedans pour la Toussaint. C'était en 1955, l'hiver où il a fait si froid après. Les tuyaux d'eau et la fosse septique ont gelé : un agriculteur avait apporté du fumier à mettre dessus pour essayer de les faire dégeler. Un autre m'apportait de l'eau dans des bouilles à lait, mais il fallait casser la glace ; même le lait gelait le temps de revenir du chalet. Nous n'avions pas le chauffage central, mais seulement un fourneau. Ce n'était pas la vie d'aujourd'hui, mais je n'en conserve pas de mauvais souvenirs.

Lorsque nous avons fait construire ici, nous étions la première maison du village ; il n'y avait qu'une ruine à côté, une ferme où il y avait eu un crime et où l'assassin avait mis le feu. Je n'étais pas rassurée. De nombreuses constructions ont été bâties depuis, mais, à l'époque, Montain comptait principalement de vieilles maisons qui se situaient sur la place, le long de la route menant à l'église et du chemin allant sur Plainoiseau. Il n'y avait que deux quartiers un peu excentrés : le Coin Neuf, vers la mairie, et ce que l'on appelle le "Caroubzou", en partant sur la route du Pin. Puis, au début des années 1970, toutes les parcelles de pré autour de chez nous ont été vendues par le maire de l'époque, monsieur Comby, qui en était propriétaire, pour faire revenir de la jeunesse au village. Monsieur Comby était originaire de Bretagne, marié à une fille du village.

Lorsque je suis arrivée, il y avait encore pas mal de paysans, ainsi que des réfugiés comme on disait, notamment des Italiens et des Espagnols : tous sont restés là, se sont installés comme maçons ou autres. Il y avait également des familles importantes au village, comme les Coras : mon mari a été à l'école avec Josette, l'artiste. Nous nous fréquentions tous, sans distinction.

- Tous les gosses jouaient ensemble lorsque j'étais enfant et Josette Coras et sa sœur étaient "Tante Josette" et "Tante Yvonne" pour nous. Mes parents, c'étaient "Mémé Linette" et "Pépé Jacques" pour tout le monde.

- C'était très familial. C'était la vie à la campagne. Sur la place, existait encore un café qui faisait dépôt de pain ; les hommes jouaient aux quilles sur la place. À côté de la fontaine ronde, était aussi installé le bal pour la fête patronale, le 29 juin, pour la saint Pierre et Paul ; au Vernois, c'était le 8 septembre. Nous avions vingt ans et allions au bal à Voiteur, à Plainoiseau, au Louverot, à la Sainte-Madeleine à Crançot... Nous nous retrouvions de manière naturelle : c'était ainsi à l'époque. »

Marie-Odile ajoute : « Je me rappelle que les jeunes de mon âge adoraient venir passer des soirées ici, chez mes parents. Nous étions dans les années 1970 et nous nous retrouvions là, dans la cuisine, à manger des marrons grillés sur le poêle et à écouter mon père chanter. Mes copains et copines trouvaient cela exceptionnel, car eux commençaient à avoir plus de confort et ne connaissaient plus cette simplicité. Pour moi, c'était notre quotidien. Le samedi soir, je revois aussi mes frères et ma sœur, plus âgés que moi, se préparer pour aller au bal, bien habillés, bien coiffés. Dès qu'ils voyaient untel ou untel passer sur la route, ils se levaient et, tour à tour, disaient : « J'y vais ! » Et tout ce petit monde partait au bal. Nous, les derniers, restions là à jouer à la belote, sur la table de la cuisine. »

Une vie simple, mais chargée de souvenirs.

Le chalet, la gare...

Au fil des échanges, le mot "chalet" est lancé : « Oui, c'était le lieu de rendez-vous : les paysans menaient leur lait et nous allions en acheter ainsi que du fromage. C'était une sorte de coopérative qui associait les gens du Pin aussi. Aujourd'hui, c'est le café associatif : La Fruitière à idées.

- Quand on rentrait avec le lait, il fallait le faire bouillir et surveiller qu'il ne déborde pas. Comme nous n'avions pas de frigo, on laissait ensuite la casserole dans le placard ; le lendemain, sur le dessus, il y avait épais comme ça de crème dont on se servait pour faire les gâteaux. Lorsque l'on allait chercher le lait dans des bidons, entre gamins, c'était un jeu de faire tourner le bidon, mais il ne fallait pas l'échapper... Lorsque cela arrivait, nous n'étions pas fiers de retourner à la fromagerie redemander du lait... Les bons jours, le fromager remplissait à nouveau le bidon, gratuitement.

- Au Vernois aussi, il y avait une fromagerie : c'est là où est la mairie maintenant. À côté était cuite la potée pour les cochons, car il y avait une porcherie attenante. Je n'ai pas connu d'autres commerces à Montain et il n'y avait pas de marché : deux bouchers et un épicier passaient en tournée. Nous avons eu un bureau de tabac un temps, qui vendait des bouteilles de gaz, et nous avons une gare, très fréquentée. En descendant la route qui passe devant la maison, nous arrivions sur la voie ferrée Strasbourg-Marseille où il y avait un passage à niveau avec la maison de garde-barrière et la gare. Nous prenions le train ici pour aller à Lons, y compris les enfants pour aller au collège, et tout était expédié par le train. Je me souviens que mon père envoyait chaque mois des feuilletes à Levallois-Perret : il se vendait beaucoup de vin en région parisienne, dans des cafés, par connaissance. Mon grand-père vendait du vin à "la Bisontine", comme il disait, une dame de Besançon qui avait un énorme café et le payait en "jaunottes"¹. Aujourd'hui, les trains passent toujours, mais ne s'arrêtent plus à la gare de Montain-Lavigny. À proximité, il y avait l'Hôtel du Midi, tenu par un Salinois et une Marseillaise : cela faisait restaurant aussi, et nous y allions danser pendant la guerre. Plus tard, le bâtiment a été racheté par la Croix Rouge pour en faire un centre de soin des enfants hémophiles : c'était le seul en France. Ils faisaient leur communion le jour de la Pentecôte.

- C'était un grand jour et cela faisait du monde entre les communiantes des quatre villages, la quinzaine de gamins hémophiles et leurs parents !

- Lorsque nous nous occupions un peu de ces enfants, nous étions invités à aller manger dans les locaux. Au départ, l'établissement était peu ouvert sur l'extérieur, mais cela a changé peu à peu en les associant à des activités comme de l'aéromodélisme avec l'instituteur ou des concours de pétanque. Aujourd'hui, c'est un EHPAD, où l'on peut finir nos jours. Moi, j'espère les finir ailleurs. »

« On a eu une belle vie »

En évoquant le village, Linette nous apprend que Montain possède église, cimetière et monument aux morts communs avec Le Vernois, Le Louverot et Le Pin : « Au cimetière est enterré De Larminat². Il y a eu des familles de militaires qui ont vécu à Montain comme mademoiselle Chauvin, ambulancière pendant la guerre, ou le Colonel Arrachart : j'ai un livre qui raconte sa vie³. Je me rappelle de fêtes religieuses lorsque j'étais enfant, notamment de la Fête-Dieu où nous devions cueillir des pétales de fleurs, que nous lancions lors d'une procession : les lancers étaient commandés par une personne munie d'un claquoir. Ce jour-là, qui avait lieu en juin, le Saint Sacrement était sorti, porté par le curé qui défilait sous un dais soutenu par quatre hommes jusqu'à un reposoir, installé sous le marronnier de

¹ Pièces d'or, également appelées "jaunets" dans le langage populaire.

² Edgard de Larminat (1895-1962), général ayant combattu durant les deux guerres mondiales. Compagnon de la Libération, il est l'un des premiers militaires français à rejoindre les Forces françaises libres en 1940. Né à Alès et mort à Paris où il s'est suicidé, il soulignera toujours ses origines comtoises et écrira, dans ses *Chroniques irrévérencieuses*, son souhait d'être inhumé à Montain. Sa grand-mère paternelle, Françoise-Clothilde-Thérèse d'Entraigues du Pin, était née au Louverot en 1832.

³ Ludovic Arrachart (1897-1933), aviateur dont la mère était originaire de Plaineoiseau. Sa vie a été retracée dans l'ouvrage *De la boue aux étoiles* par Réjane Margier Pignatel en 2019.

la place. Je me souviens également des Rogations, une fête où des saints étaient invoqués autour de l'église, du sel donné aux bêtes et des croix en bois posées dans les champs. » À cette évocation, Linette va chercher un ouvrage consacré à cette pratique autrefois bien présente dans les campagnes : *Petit Manuel des cérémonies des Rogations par un Curé de Campagne*, édité en 1948.

Dans le quartier de l'église était située l'école de Montain, aujourd'hui construite à proximité de la mairie : « Je suis moi-même allée à l'école là-haut, la nouvelle ayant été érigée dans le village lorsque je suis partie au collège, explique Marie-Odile. Cela faisait loin pour ceux du passage à niveau, mais nous nous entraînions tous ensemble, en chantant, en jouant sur la route. Nous étions trois grosses familles à remplir à nous seuls la classe unique : les Comby, les Pernot et les Gros !

- Les Pernot, Comby et Blanchard étaient les seuls à posséder une auto : si l'on devait aller à l'hôpital ou à la maternité, c'était l'un d'eux qui nous emmenait.

- Je me rappelle qu'ils nous emmenaient tous à la visite médicale et aux séances de vaccination à Voiteur. C'étaient eux qui conduisaient les écoliers pour passer le Certificat d'études, ou les familles pour aller voir leurs enfants en colonie. Monsieur Pernot avait une voiture de neuf places.

- Ce n'était pas comme maintenant : il y avait plus de solidarité...

- Dans mes souvenirs de gosse, je vois ma mère aller aider à faire les vendanges ou les voitures de foin...

- C'était très différent, mais on a eu une belle vie. Et les gens étaient farceurs entre eux, se faisaient des blagues, gentilles. Cela faisait partie de la vie des villages. Je me souviens du facteur qui avait placé le soutien-gorge de la fromagère dans la poche de l'oncle Charles, ou qui allait secouer un buisson chez les pères Dumont. Le pépé Dumont disait alors à sa femme, affolé : « Lève-toi vite ! Mets ta culotte ! On nous attaque ! » C'était bon enfant...

- Oui, mais ils avaient cinquante-cinq ans quand même... De vrais gosses ! Gamins, pour la fête, nous allions jouer à la loterie auprès d'un couple qui venait avec leur petit camion. Nous gagnions des bricoles et, lorsque c'était des pétards, des claques-doigts, on les mettait dans les bouses de vache : c'était rigolo, forcément. Et entre gamins des villages voisins, c'était la guerre des boutons ! Comme tout le monde venait au catéchisme à Montain, on se chamaillait et nous raccompagnions une semaine ceux du Louverot et du Vernois, et une autre ceux du Pin. C'était un amusement comme un autre, qui existait déjà du temps de ma mère. »

« Ce n'est pas comparable... »

Au fil des souvenirs, Linette évoque à plusieurs reprises le fait qu'il soit impossible de comparer ce qu'elle a vécu enfant, jeune mariée ou encore maman, à la période actuelle. Alors que son mari, chauffeur routier, partait à la journée ou à la semaine, elle avait en charge la maison, les enfants et travaillait à droite ou à gauche au village pour améliorer le quotidien : « Les aînés s'occupaient des plus jeunes et l'on nous apprenait tôt à être autonomes : si notre mère nous avait dit de préparer à manger, lorsqu'elle rentrait, le repas était prêt.

- Je me rappelle bien du jour où j'ai eu ma première machine à laver : c'était en 1963. Elle était électrique. Avant, il fallait passer le linge à bouillir à la lessiveuse, là, sur le poêle et laver dans l'évier.

- Mais on se changeait moins souvent. Nous avions les habits du dimanche pour aller à la messe et dans la famille. Le reste de la semaine, nous avions un pull que l'on cachait sous la blouse pour aller à l'école.

- On changeait les dessous plus souvent que les dessus.

- Le dimanche, tout le monde était bien habillé et bien coiffé : les filles, nous avions des nœuds dans les cheveux pour aller à la messe. Maintenant, qui a des habits du dimanche ?! »

Après deux heures et demie d'échanges, Linette se lève et va chercher une bouteille de macvin, pour trinquer. « Lorsque c'est son anniversaire, la bouteille est posée sur la table de la cuisine de 8h30 à 20h durant une semaine, m'explique Marie-Odile. Enfin, elle se renouvelle, tellement les personnes

sont nombreuses à venir lui souhaiter. Lorsque c'est la fête des voisins, elle part le matin, rentre à la nuit et y retourne le lendemain. » Il est vrai que, durant notre entretien, le facteur vient sonner, une dame apporte des fleurs et du pain...

Il est certain que le 18 avril prochain, la bouteille de macvin aura du succès : « Vous savez que les gens pensent que j'ai quatre-vingts ans... » me dit Linette dans un sourire. Cela ne m'étonne pas : je me suis fait moi aussi la réflexion.

Témoignage de Linette et Marie-Odile Gros
Montain,
6 mars 2025